

LUIGI GUARNIERI

Une étrange
histoire d'amour

roman traduit de l'italien par Eve Duca
en collaboration avec
Marguerite Pozzoli

ACTES SUD

Les passages en italique font référence à des extraits des journaux intimes ou à des lettres des protagonistes, librement réadaptés par l'auteur.

Le 30 septembre 1853, Johannes Brahms, tout juste vingt ans, rencontre Robert et Clara Schumann à Düsseldorf et fait écouter au couple quelques-unes de ses compositions, dont une Sonate en la mineur pour violon et piano. Schumann signale la Sonate du jeune Brahms à ses éditeurs, Breitkopf & Härtel, la jugeant digne de publication, et propose un équivalent de dix louis d'or à la signature du contrat. Dans sa lettre à Schumann datée du 16 novembre, Brahms affirme avoir complètement revu la Sonate en vue de l'audition prévue sous peu par Härtel, à Leipzig. Mais Härtel n'est pas intéressé par celle-ci, et Brahms l'offre, sous le titre Opus 5, à un autre éditeur, Senff, qui ne la publie pas. Le 4 mars 1854, Schumann est interné à l'hôpital psychiatrique d'Endenich, et dès lors, Brahms ne fait plus allusion à la Sonate. Le manuscrit disparaît mystérieusement sans laisser de trace. L'original est peut-être entre les mains de Franz Liszt, mais celui-ci doit l'avoir égaré, car en juin 1854, dans une lettre à Klindworth, il affirme avoir fouillé au moins trois fois dans ses partitions, sans avoir retrouvé celle de Brahms.

La Sonate surgit de nulle part neuf ans après. En 1863, Albert Dietrich, ami et collègue de Brahms, se trouve à Bonn pour diriger sa Symphonie en

ré mineur. A cette occasion, il rencontre Wilhelm von Wasielewski – violoniste, ami et premier biographe de Schumann –, lequel lui montre un manuscrit comportant une partie de violon, qu'il dit avoir retrouvé quelques mois plus tôt, après en avoir oublié l'existence des années durant. Wasielewski soutient que, au printemps 1855, lors d'une visite à Eendenich, c'est Robert Schumann en personne qui lui a donné la partition, mais il ne se souvient plus pour quelle raison. Puis il demande à Dietrich s'il en reconnaît la graphie. Dietrich n'a aucun doute : c'est l'écriture de Brahms lorsqu'il était jeune. Selon toute probabilité, il s'agit justement de la partie de violon – peut-être arrangée, peut-être pas – de la Sonate égarée. La partie de piano, par contre, ne réapparaîtra jamais – même après la mort de Brahms, en 1897. Ainsi, la Sonate que le jeune Johannes avait exécutée le jour de sa première rencontre avec Robert et Clara fut considérée comme perdue à jamais.

Mercredi 27 mai 1896

Matin

Ma Clara bien-aimée,
Je t'écris cette longue lettre de Vienne, de retour de tes funérailles. Tu m'excuseras si je t'écris même aujourd'hui, même si tu n'es plus là, même si, malheureusement, tu m'as quitté pour toujours. Mais depuis le 30 septembre 1853, je t'ai écrit chaque jour, durant quarante-trois longues années – *chaque* jour, l'un après l'autre, sans exception, jamais –, même si plusieurs de ces lettres, je ne te les ai jamais envoyées. Tu es devenue une habitude irremplaçable, à laquelle je ne sais pas, et je ne tiens pas, à renoncer. Une compagnie aussi silencieuse que ton portrait, qui m'a suivi partout : je l'ai emporté à travers l'Europe, sur terre et sur mer, et je ne m'en suis jamais séparé. Car nous avons beau être éloignés l'un de l'autre durant des mois ou des années, il ne se passait pas un jour sans que je pense à toi. Si tu savais combien de fois j'ai tenté de m'en empêcher, mais en vain : autant demander à un arbre de ne pas s'agiter au vent. Il y a quelques minutes de cela, j'ai extrait tes dernières lettres de ma malle de voyage et les ai relues d'un bout à l'autre, dix fois, vingt fois, trente fois. J'ai alors compris que la partie la plus précieuse de ma vie est ensevelie à jamais dans ces feuillets.

Je n'ai jamais réussi à commencer une nouvelle journée sans t'écrire, ma chérie, et aujourd'hui plus que jamais, je sens que si je ne le fais pas, je ne trouverai pas le repos. Et puis, il me reste peu de temps pour te parler, pour te dire les choses que je dois absolument te dire. Car je mourrai bientôt moi aussi, du moins je l'espère. Depuis quelques jours, depuis que tu es partie à jamais, je sens que mon hépatite se transforme en quelque chose de beaucoup plus dangereux. Aussi te dirai-je tout, même s'il est sans doute trop tard. Face à face, pour ainsi dire de vive voix, je n'ai jamais été très habile avec les mots, comme tu le sais. Chaque fois, j'ai dû tremper la plume dans l'encre pour t'ouvrir mon cœur – que j'ai souvent, et volontairement, gardé fermé à double tour. C'est pourquoi, entre deux injections de morphine, et avant que ma mémoire m'abandonne, tant que je peux encore tenir la plume entre mes doigts et t'écrire, je ne veux plus perdre un seul instant.

Ce ne sera pas une lettre comme les autres. Et non parce que toi, mon amie adorée, tu ne pourras pas la lire. Au fond, comme je te le disais, les lettres que je ne t'ai pas envoyées se comptent par milliers, et celles que je t'ai envoyées presque tous les jours sont aussi nombreuses ; mais rares sont celles où j'ai réussi à te dire la vérité. Tant que tu étais vivante, je me sentais incapable ne fût-ce que d'effleurer les secrets les plus profonds et les plus inavouables de nos vies. Notre amitié, nos relations avec le pauvre Robert, centre de toutes nos joies et de toutes nos souffrances. Voilà pourquoi, à cause, justement, de cette terrible séparation que la mort nous a imposée, parce que je sais que tu ne pourras pas lire ces feuillets amoureux, francs et malheureux, je t'écrirai enfin ce que jamais, au grand

jamais, je n'ai osé t'écrire. Il en sera ainsi. Du reste, que seraient les vies des hommes, si elles devaient toujours être racontées avec discrétion ? Même la mort ne peut pas interrompre notre longue conversation. Au contraire, elle peut la rendre beaucoup plus sincère.

Aujourd'hui, il tombe une pluie mélancolique, qui tambourine sur le toit de mon bureau. Si je regarde par la fenêtre, au loin, en contrebas, j'aperçois la ligne sinueuse du Danube. Les mouettes se querellent sur les gouttières des entrepôts entassés le long du fleuve. Je sais que, si j'arrête d'écrire, je relirai le télégramme funeste d'il y a cinq jours – qui est toujours là, sur ma table de chevet, soigneusement plié, pour me rappeler que tout ce qui s'est passé est bien réel. Mais en est-il vraiment ainsi ? Je veux dire, est-ce vraiment la réalité ? Sais-tu que, cette nuit, j'ai de nouveau rêvé de notre Robert bien-aimé ? J'ai rêvé d'Endenich. Mais je continue d'écrire, ainsi, peut-être, la vie ne finit-elle pas. Oui, je continue d'écrire, et, enfin libéré de la peur de te blesser, je te parlerai de l'amitié mais aussi de la rancœur. De l'affection mais aussi de la haine, des joies et des douleurs, des incompréhensions, des hypocrisies, des mesquineries, des tristesses. Je te parlerai de tout ce que, durant des années, nous n'avons pas eu le courage de nous dire, et des nombreuses choses que tu ignores. Je t'écrirai et j'écrirai à moi-même, et j'espère seulement que, si un jour nous nous rencontrons à nouveau, dans un lieu où le temps n'existe pas, tu m'étreindras comme tu l'as fait tant de fois, que tu auras pitié de moi et de nous et de toute la vie que nous n'avons jamais vécue et que, à la fin, peut-être, tu me pardonneras.

Le chemin qui m'a conduit vers Robert et toi a été long. Pénible, difficile. Tu sais que je n'ai jamais eu honte de mes origines humbles, de ma famille modeste... Pourtant, je ne t'en ai jamais parlé très volontiers. Le temps a effacé les souvenirs les plus chers et les plus vivaces, si bien que, au final, l'image qu'il me reste de ma mère Johanna est celle d'une femme toujours malade et un peu claudicante, passant de longues heures à préparer du punch au rhum dans la cuisine de notre mesure du Specksgang, une ruelle tortueuse du vieux Hambourg. La recette, par contre, je ne l'ai pas oubliée : douze œufs, quatre citrons, une livre et demie de sucre. Mon père Johann Jakob était un campagnard fringant, fils d'un aubergiste de Heide, dans le land du Holstein. Lorsqu'il était jeune, il jouait du cor dans la fanfare de la garde municipale de Hambourg, vêtu d'un dolman vert à col brodé, un képi à pompon blanc sur la tête. Mais depuis qu'il était entré dans le sextuor de l'Alsterpavillon, il avait repris la contrebasse. Il répétait dans un grenier délabré pendant que, agenouillé sur un tapis usé, je jouais avec ses vieux soldats de plomb.

Johann Jakob était convaincu que son petit Hannes serait bientôt second violon, violoncelle ou cor, dans l'une des salles de bal où se produisait

son orchestre. Mais un jour, je lui ai dit que je voulais apprendre le piano – un instrument de riches, inutile et peu rentable –, car la médiocre carrière de musicien de mariages et de banquets ne m'intéressait pas. Otto Cossel, mon premier maître, a accepté de me donner des leçons pour un prix modique, et a souvent renoncé à ses honoraires. Il avait abandonné une brillante carrière de virtuose pour se consacrer à l'enseignement. Il se plaisait à me répéter que les doigts d'un pianiste doivent être mis au service de la musique : car c'est la musique qui compte, pas son interprète. Pour devenir un bon pianiste, la sensibilité ne suffit pas, me disait-il, car tout morceau pouvant mériter l'appellation d'œuvre d'art est construit sur la base d'une structure architecturale précise, qu'il faut respecter avec la plus grande rigueur : précepte que je n'ai jamais oublié. A Johann Jakob, en revanche, Cossel a confié que son fils deviendrait un excellent concertiste, si seulement il renonçait à sa manie obsessionnelle de composer. Mais, comme je manifestais un tel penchant, Cossel, convaincu de ne plus rien avoir à m'apprendre, m'a confié à son maître, le musicien Edouard Marxsen, fanatique des classiques, qui m'a tourmenté avec les rythmes binaires et les variations.

Je ne pouvais pas répéter à la maison sans être dérangé : ma sœur était de santé délicate, l'appartement exigü, le piano bon marché et de très mauvaise qualité. Et le grenier déjà occupé par mon père. Alors, je m'enfermais dans l'arrière-boutique du magasin de pianos de Schröder, dans la Katharinenstrasse, et passais de longues heures à composer des sonates que je renierais bientôt. Quand je ne travaillais pas avec Marxsen, j'étais parmi les étals des marchands ambulants et dans les réduits

des antiquaires pour dénicher les livres des romantiques – de Tieck, d'E. T. A. Hoffmann et de Jean Paul. Puis, je recopiais les plus beaux vers dans un carnet. Parfois, je me produisais aux entractes des spectacles de marionnettes. Peux-tu imaginer, Clara, ce garçon blond, maigre, assis à l'harmonium, dans les coulisses du théâtre municipal, appliqué à accompagner les scènes cruciales des comédies de répertoire ? Peux-tu l'imaginer, timide et effrayé, donnant des concerts privés dans les villas des marchands, des industriels et des armateurs ? Toutefois, pour ne rien te cacher, j'insérais dans le programme, avec une certaine dose d'impudence, mes sonates expérimentales, en les attribuant à un imaginaire Karl Wurth.

Pour gagner un peu d'argent, la journée, j'arrangeais des marches pour fanfares, et le soir, j'accompagnais des chanteurs inconsistants dans des théâtres populaires. Je jouais des valse dans des tavernes fréquentées par les prostituées et les marins. Des couples enlacés tourbillonnaient, ivres, dans la fumée piquetée de lumières. Tout le monde me considérait comme un curieux personnage, et se demandait ce que faisait cet adolescent éthéré, plus semblable à une jeune fille qu'à un garçon, dans ces endroits peu fréquentables, pour ne pas dire dangereux. Quoi qu'il en soit, à minuit, tout était fini, et j'errais à travers l'obscurité striée de brume, dans les rues silencieuses des quartiers ravagés par le terrible incendie de 1842. Des murs noircis, des ruelles louches. Le labyrinthe phosphorescent des canaux. De gigantesques voiliers amarrés aux bassins, aux coques incrustées de sel. Pendant que je marchais, des mélodies obscures et des musiques mystérieuses s'épanouissaient en moi. Si je ne restais pas dormir à la belle étoile, je rentrais chez

moi. Je prenais des notes, me réveillais à l'aube, composais un morceau, accrochais la partition à un mur de la pièce, l'examinais, réfléchissais longuement en cirant mes chaussures. Puis, presque toujours, je la déchirais en mille morceaux et la brûlais. Peut-être ne sortirais-je jamais de l'obscurité étouffante de cette interminable jeunesse.

Jusqu'au jour où, dans la rue, je vis une affiche annonçant la tournée de la grande pianiste Clara Wieck-Schumann. Elle se déroulait dans toute l'Allemagne, et une étape était prévue à Hambourg. Parmi le vaste répertoire du programme figuraient aussi quelques morceaux de son mari, le compositeur Robert Schumann, qui dirigeait, à l'époque, les concerts pour les abonnés du théâtre de Düsseldorf. Je ne sais plus qui m'avait raconté que, en accord avec sa femme Clara, Schumann avait loué un pédalier à ajouter au piano pour s'exercer à jouer de l'orgue et la musique de Bach. Cela te paraîtra sans doute amusant, ma tendre amie, mais en réalité, c'était la seule chose qui avait fait naître en moi une vague sympathie pour ton mari. J'en savais très peu sur lui, mais ces quelques informations me suffisaient pour nourrir de sérieux préjugés quant à son travail – préjugés hérités en grande partie de mon maître de composition, Marxsen.

Toi, en revanche, tu étais une des idoles de ma jeunesse. Une des pianistes les plus admirées d'Europe, une étoile de la scène, aussi célèbre que Liszt et Thalberg, belle, enviée et convoitée par les nobles et les princes, mais épouse comblée d'un grand musicien, même si celui-ci était très controversé, incompris et que seul un cercle restreint de critiques et de mélomanes considérait comme un génie – sans oublier les admirateurs inconditionnels.

Avec vos enfants splendides, toi et Robert Schumann formiez le tableau idéal de la famille parfaite, immortalisée par des dizaines de portraits célèbres. Mais surtout, pour le jeune homme enthousiaste et naïf que j'étais alors, vous représentiez l'image même de la musique et d'un monde dont je voulais désespérément faire partie, mais d'où je craignais d'être repoussé sans pitié. Et en effet, la veille du concert, j'ai laissé un pli avec des partitions et une lettre à l'hôtel où vous logiez, Robert et toi. Mais vous étiez surchargés de travail, vous n'aviez pas une minute à perdre, et vous avez donc chargé le portier de l'hôtel de me les rendre avec un billet de circonstance. *Cher monsieur Brahms, nous sommes désolés de ne pouvoir examiner vos manuscrits avec toute l'attention qui leur est due.* Naturellement, vous ne pouviez pas soupçonner que ce Johannes Brahms, cet inconnu, était un monsieur de dix-sept ans à peine.

J'ai un souvenir confus, irréel, de ton concert. Je ne pourrais même pas dire ce que tu as joué. Mais après toutes ces années, je n'ai pas oublié la salle bondée, l'atmosphère excitante, l'enthousiasme et les applaudissements. Cette pénombre presque magique et, au centre, la lueur éblouissante de ton visage, si animé et expressif, comme en suspens au-dessus du clavier du piano. Vois-tu, avant ce jour-là, je ne pensais pas que la musique puisse créer un tel *son*. Je ne pensais pas que l'on puisse jouer ainsi. Pour moi, ce fut une révélation. J'étais enfoncé dans le fauteuil de velours cramoisi, visage anonyme et perdu parmi ceux de centaines de spectateurs, et pourtant il me semblait que tu ne jouais que pour moi, moi seul, et tes notes ne parlaient qu'à moi, qui fixais ta robe couleur d'encre, remarquais le rouge sur tes joues, et espérais te

voir rester là pour toujours, clouée au tabouret, les yeux rivés sur la partition, un sourire grave, à peine esquissé, sur les lèvres. Là pour toujours, avec cette expression fière, orgueilleuse, presque démente. La déesse de la musique. Une apparition, un rêve. Un miracle, peut-être. *Mais est-ce vraiment possible ?* me suis-je demandé. *Est-il possible que tu existes réellement ?*